

**Muhammad
Bossaty**

Une faible lueur qui n'éclaire rien

Né en 1937, Muhammad al-Bossaty fait partie du groupe des « Jeunes écrivains » égyptiens qui, dans la seconde moitié des années soixante, se proposaient de renouveler l'écriture littéraire. Dès cette époque, il s'impose comme romancier et surtout comme nouvelliste. Son dernier roman, *La Clameur du lac* (1994), a remporté un grand succès au Caire dès sa parution.

Al-Bossaty est l'auteur, notamment, de *La Courbe du fleuve*, nouvelles, Le Caire, 1992 ; *Maisons derrière les arbres*, roman, Le Caire, 1992. Aucune de ses œuvres n'a encore été traduite en français.

Il a participé à l'édition des « Belles Étrangères », consacrée à l'Égypte en novembre-décembre 1994.

La nouvelle qui suit est tirée du recueil *Une faible lueur qui n'éclaire rien* (Dar Shargiyat, Le Caire, 1993).

Traduit par François Zabbal.

Ils étaient là-bas au milieu des grands camphriers. Les arbres au dense ombrage dessinaient un triangle sur la rive du fleuve. Ils étaient certainement arrivés de nuit, et personne ne les avait remarqués. Leur présence se signalait seulement par le canon sur roues, laissé à découvert, la bouche obstruée et dressée vers le ciel ; et par les deux soldats qui bloquaient le pont menant au village.

Les pêcheurs revenant à l'aube furent les premiers à les apercevoir. Les hardes qu'ils portaient pour leurs expéditions sur le lac étaient encore trempées. Ils tenaient sur l'épaule leurs filets et leurs paniers de pêche. Ils dépassèrent le canon sans le regarder et, quand ils gravirent le chemin du pont, les soldats les arrêtèrent. Au début, ils crurent à une patrouille. Ils étaient quatre. Ils restèrent silencieux dans l'attente de ce que diraient les soldats, mais ceux-ci, excitant leurs chevaux, foncèrent dans leur direction. Les quatre pêcheurs se dispersèrent comme des moutons effarouchés. Les deux soldats, brandissant des bâtons, les forcèrent à se regrouper entre les deux chevaux puis se mirent à les piquer. Les pêcheurs s'enfuirent en grognant jusqu'aux arbres. Là, ils s'arrê-

tèrent, mais quand ils virent que les soldats s'obstinaient à les harceler, ils se précipitèrent vers le bosquet.

Oueiss, l'aiguilleur de trains, sortit de sa cabane. Il allait faire la prière de l'aube dans la mosquée du village. Bien qu'il y eût sur son chemin des décombres et des canaux où il pouvait se soulager, il préférait faire ses besoins entre les arbres, car, à cet endroit, les rigoles étaient en ciment.

— Le ciment est beau. L'eau aussi, et on la voit couler.

Le sol était également débroussaillé et net, de sorte qu'on pouvait apercevoir les serpents et les grenouilles et s'en écarter.

Lui non plus ne vit pas le canon. Il marcha entre les arbres jusqu'au cours d'eau. Quand ils l'encerclèrent, il était en train de tracer des lignes sur le sable. Il les observa et fut incapable de se redresser.

Nous, sur la rive du fleuve, ayant eu connaissance de leur venue, nous les cherchions du regard. Eux, ils se tenaient sur la rive d'en face, cachés dans l'ombre dense des arbres, et le canon, solitaire, luisait au soleil.

— Une révolution ? Quelle révolution ?

Notre village était petit et pauvre. Comme ailleurs, nous avions entendu parler de la révolution, puis nous l'avions oubliée. Même le directeur de l'unique école primaire du village avait gardé le portrait du roi accroché au mur de son bureau, sans y prêter attention, jusqu'à ce jour où la révolution atteignit le village. Dans la cour, les instituteurs et les élèves criaient des slogans et réclamaient de pouvoir se rendre au fleuve. Le directeur sortit de son bureau, descendit les deux marches du perron, s'avança jusqu'au portail, l'ouvrit et hurla :

— Sortez !

Puis il retourna dans son bureau, décrocha le portrait et le glissa entre des dossiers, sur une étagère. Il était en train de foncer vers la rue quand il remarqua le drapeau. Se rappelant que la révolution en avait apporté un nouveau, il se précipita vers la hampe, l'arracha et l'emporta avec le drapeau dans la réserve. Après quoi, il revint rapidement se joindre aux autres.

Avant de nous rendre au fleuve, le village nous avait paru comme ravagé par un ouragan. On courait en tous sens dans les rues en hurlant. Les boutiques et les maisons fermaient leurs portes, tandis qu'Adaoui se tenait immobile devant sa maison, tapant d'une main contre l'autre, en répétant :

— Dieu est omnipotent.

Debout derrière lui, sa femme reprenait :

— Dieu est omnipotent.

Quand le bruit des pas s'atténua dans la rue, ils entrèrent précipitamment à l'intérieur et refermèrent la porte derrière eux. Adaoui creusa à la main dans un coin de la cour intérieure, après avoir écarté une corbeille de pain. Il dégagea une petite boîte en fer-blanc.

— Elle sent fort, dit sa femme.

— Passe-moi un chiffon.

Il enveloppa la boîte dans le chiffon, mit le paquet sous son bras et sortit, accompagné de sa femme. Ils marchèrent dans la direction opposée à celle du fleuve. Ils atteignirent une ruelle étroite qui donnait sur les champs situés derrière le village.

Omrane surgit de la direction opposée. Il cria avant de parvenir à leur hauteur :

— Où vas-tu, Adaoui ? Tout le monde se rend au fleuve.

— Je m'y rendrai aussi.

Il se posta devant eux et l'odeur de l'herbe lui envahit les narines.

— Tu t'en vas ?

Il les dévisagea, un léger frisson parcourut son corps énorme et flasque. Ses yeux proéminents fixèrent le paquet.

— Adaoui ! Cela fait dix jours. Est-ce que j'ai jamais remboursé mes dettes avec un seul jour de retard ?

— Jamais, Omrane. Tu étais mal en point. Tu fumais trop.

— Où est-ce que tu vas la mettre ?

— On dit qu'ils vont fouiller les maisons.

— Et alors ! Combien de fois a-t-on fouillé ta maison ? Vingt fois ? Et qu'ont-ils trouvé ?

Il rit. Il se pencha vers Adaoui et le piqua du doigt sur le côté.

— Hein ! Qu'ont-ils trouvé ?

Adaoui se mit à rire et, brusquement, tous deux s'esclaffèrent.

— Que penses-tu des indicateurs ? demanda Omrane en haletant.

— Ce sont des batards.

— Combien de fois ont-ils fouillé ta maison ?

— Beaucoup !

— Et que font-ils ?

— Ils mettent tout sens dessus dessous.

— D'accord ! Et qu'ont-ils trouvé ?

— Que peuvent-ils trouver chez moi...

— Rien, c'est vrai.

Il lorgna de nouveau vers le paquet qu'Adaoui maintenait sous son bras :

— Combien ça pèse ?

— Il y en a à peine deux doigts.

— Oh, bien plus ! Est-ce que je peux soupeser ?

Adaoui recula d'un pas, poussa sa femme devant lui et s'éloigna avec elle. Il était grand et très mince. Son ample tunique balayait le sol derrière lui. Sa femme, petite et grasse, avaient les épaules couvertes d'un châle noir.

— Adaoui ! Il nous a vus, murmura-t-elle.

— Et alors ! Si seulement tous les habitants du village étaient comme lui ! Il est le seul que je n'aie jamais trompé.

Ils parvinrent au bout de la rue. Les champs s'étendaient devant eux. Adaoui se retourna pour jeter un coup d'œil en arrière. Il aperçut l'épaule d'Omrane à l'entrée de l'une des maisons. Omrane se tenait sur le seuil et l'encoignure semblait trop petite pour son corps gigantesque. Adaoui l'appela. Omrane sortit de sa cachette et se dirigea vers eux.

— Tu me suis ? demanda Adaoui.

— Je te suis ?

Ils échangèrent des regards, en silence. Adaoui était en colère ; le haut de son corps penchait en arrière et ses mains étaient glissées dans les fentes latérales de sa tunique. Omrane souriait en regardant alentour.

— Tu me suis !!! s'énerma Adaoui.

L'odeur montait. Omrane renifla l'air, tête levée. Il lança un coup d'œil sur le paquet puis son regard balaya vaguement le lointain.

Adaoui agrippa sa femme et ils s'éloignèrent. Omrane les suivit lentement. Adaoui s'arrêta et se retourna :

— Retourne d'où tu viens, Omrane.

Omrane s'arrêta nonchalamment en les regardant. Et quand Adaoui et sa femme reprirent leur marche, il redémarra. Adaoui fit halte et se tourna vers sa femme :

— Qu'est-ce qu'il lui prend ?

Il se dirigea vers Adaoui.

— Adaoui ! Laisse-moi seulement regarder dans la boîte, et je partirai.

Adaoui écarta la main qu'Omrane tendait vers le paquet :

— Je m'en remets au Tout-Puissant ! Je te donnerai tout ce que j'ai dans la poche.

Un éclat brilla soudain dans les yeux d'Omrane. Il se précipita sur Adaoui, le plaqua contre un mur et fit tomber la boîte d'un coup sec de la main. Il grognait, tandis que son bras pressait la poitrine d'Adaoui et qu'il pesait sur lui de tout son poids. La femme d'Adaoui cria et se mit à chercher alentour une pierre. Adaoui pressa Omrane encore une fois, violemment. Il haletait et, quand la femme s'approcha, il lui fit une grimace menaçante. Brusquement, il lâcha prise et s'éloigna.

Adaoui s'affaissa contre le mur. Il reprit son souffle avec peine. Sa femme récupéra la boîte et l'aida à se relever ; puis ils se dirigèrent vers les champs.

La berge grouillait de gens. Quelques-uns avaient grimpé aux arbres et rampé jusqu'aux extrémités des branches ; mais ils n'apercevaient que le canon gisant là-bas. Les deux soldats à cheval coupaient la route. Personne n'entrait ni ne sortait du village. Nous ne vîmes passer ni train ni voiture, sans doute parce qu'ils avaient bloqué le passage dans les deux sens.

Les pêcheurs sortirent les premiers, sans se retourner. Ils passèrent entre les deux chevaux. Quand nous les entourâmes, ils nous repoussèrent et poursuivirent leur route. Puis nous entendîmes leurs cris. Ils étaient maintenant sur un chemin de traverse et se disputaient ; une poussière dense s'élevait autour d'eux. Ils s'étaient empoignés et ils roulèrent longtemps dans la poussière qui, bientôt, se tassa. Chacun saisit alors son panier et son filet, et ils continuèrent leur chemin.

Quelques instants plus tard, Oueiss apparut. Il s'arrêta près du canon et examina son extrémité, puis il vint vers nous, riant et secouant sa tunique.

— Où sont-ils partis ? cria-t-il.

— Qui donc ?

— Les pêcheurs. Ils ont reçu une belle raclée.

Il explosa de rire :

— Ils s'enfuient entre les arbres comme des rats.

Il nous regarda en passant la langue sur les deux extrémités de sa moustache.

« Ils leur ont demandé : Est-ce que vous pêchez du poisson ?

Ils ont répondu : Nous sommes des pêcheurs.

Ils ont demandé : Où est le lac ?

Ils ont répondu : Là-bas.

Ils ont demandé : A quelle distance ?

Ils ont échangé entre eux des regards et n'ont pas répondu. Les vêtements qu'ils portaient étaient courts et ne cachaient pas grand-chose. Ils ont fixé la lueur du jour naissant qui filtrait à travers les branches des arbres. Ils avaient pensé arriver chez eux, comme tous les jours, dans la pénombre du petit matin.

Ils leur ont demandé : Vous circulez toujours dans cette tenue ?

Les pêcheurs se sont penchés vers la partie de leur corps que les soldats indiquaient, et ils constatèrent leur nudité.

Ils ont échangé des regards et n'ont pas répondu.

« Qui croyez-vous que nous sommes ? » Les pêcheurs se taisaient toujours. « Vous n'avez pas entendu parler de la révolution ? » Ils restaient silencieux. On voyait à leur expression qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. Le plus âgé des soldats était assis sur un siège. A côté de lui, se trouvait un autre siège, et tous deux étaient bizarres et ne ressemblaient en rien à ceux que nous connaissions au village. Je me demande s'ils les transportent avec eux tout le temps ? Le plus âgé me fixait. Après le départ des pêcheurs et la bastonnade qu'ils avaient subie, il me fit signe d'approcher. Il dit : Veux-tu t'asseoir ? Je répondis : A Dieu ne plaise que je le fasse en votre présence. Il me demanda le nom du village et je le lui dis. Il me demanda à quelle distance se trouvait la mare et je le lui dis. Je m'attendais à ce qu'il m'interroge sur la révolution mais il n'en fit rien, et ils me laissèrent partir. »

Le soleil monta dans le ciel et la chaleur s'accrut. Les deux soldats restaient en selle, le visage plein de sueur. Les chevaux, allongeant le cou, se reniflèrent.

Et voici les plateaux de repas qui se dirigeaient vers le pont. Le plateau du maire était en tête, et l'odeur grasse de la crêpe au beurre emplit l'air. La femme qui le portait fendit la foule pressée à l'entrée du pont. Elle s'arrêta devant les deux soldats et le maire se posta près d'elle, un châle impeccable sur les épaules. L'un des soldats partit au trot jusqu'à la lisière des arbres. Il s'absenta quelques instants et revint. Il reprit la même position et fit signe à la femme de s'en aller. Le maire regarda autour de lui, puis il s'avança, hésitant. Il ne put aller plus avant, car le soldat lui fit signe de s'arrêter.

Les autres plateaux de repas s'alignaient derrière celui du maire, et leurs propriétaires se tenaient à côté des femmes. Le maire épongea sa sueur avec le coin de son châle, jeta un regard vers les deux soldats qui restaient immobiles sur leurs chevaux et fit demi-tour. Les plateaux le suivirent. A peine avaient-ils dépassé l'entrée du pont, que les mains se précipitaient pour s'emparer de la nourriture.

Comme l'attente se prolongeait sans que rien ne se produise, les villageois commencèrent à s'égailler. Quelques-uns d'entre nous restèrent sur la berge. Il était plus facile de trouver de la place, maintenant que la foule s'était un peu dispersée, et nous nous assimes.

— Que font-ils là-bas ?

Le soleil se coucha et l'obscurité se fit. De faibles lumières se mouvaient entre les arbres, comme si on portait de petites lanternes. Finalement, elles s'éteignirent, à l'exception d'une seule qui resta accrochée au tronc d'un arbre. Sa lueur était faible et n'éclairait rien, mais nous pouvions apercevoir une ombre qui passait de temps à autre à proximité. Nous nous sommes allongés, l'œil rivé sur la lumière.

Ils étaient encore là-bas quand nous nous sommes levés pour rentrer chez nous, après nous être assoupis quelque temps. Les deux soldats, restés dans la position qu'ils avaient dans la journée, bloquaient toujours le pont, et, à mesure que la nuit avançait, elle devenait plus claire.

Au matin, ils étaient partis.